

« TRACES D'EXPÉRIENCE CHRÉTIENNE »

1. Le problème humain

de Luigi Giussani*

EXPÉRIENCE DE L'HUMAIN

Après tant de temps passé en compagnie de Jésus, après le désastre du Calvaire et le mystère de Pâques, les Apôtres avaient compris encore bien peu de Lui. En effet, ils Lui demandent encore quand Il établira le royaume d'Israël,¹ tel que tous l'imaginaient : un royaume de suprématie terrestre et politique. Et c'était à quelques heures de son ascension au ciel !

S'ils n'avaient pas encore compris, pourquoi Le suivaient-ils ? Il y avait parmi eux des personnes qui avaient laissé épouse, enfants, maison, barques et filets, bureaux, commerces ! Pourquoi Le suivaient-ils ?

Parce que le Christ était devenu leur centre affectif.

Comment cela ?

Le Christ était *le seul* qui, dans ses paroles, comprenait toute leur expérience humaine et prenait au sérieux leurs besoins, les amenant à la lumière quand ils étaient inconscients et confus ; ainsi, par exemple, eux qui croyaient n'avoir besoin que de pain commençaient à comprendre que « l'homme ne vit pas seulement de pain ».²

Le Christ se présente à eux comme *un Autre* qui vient de façon surprenante à leur rencontre, les aide, explique leurs malheurs, les guérit même, s'ils sont estropiés ou aveugles, fait du bien à l'âme, répond à leurs exigences, est au cœur de leur expérience... Mais que sont leurs expériences ? Leurs expériences, leurs besoins, leurs exigences, ce sont eux-mêmes, ces hommes-là, leur humanité même.

C'est donc là que le Christ m'atteint, dans mon attitude d'homme, c'est-à-dire l'attitude de quelqu'un qui attend quelque chose, parce qu'il sent qu'il manque de tout ; Il s'est mis à mes côtés, Il s'est proposé à mon besoin originel.

Par conséquent, pour rencontrer le Christ, nous devons avant tout affronter sérieusement notre problématique d'hommes.

Nous devons d'abord nous ouvrir à nous-mêmes, c'est-à-dire percevoir avec vivacité nos expériences, regarder avec sympathie l'humain qui est en nous ; nous devons prendre en considération ce que nous sommes vraiment. Prendre en considération signifie prendre au sérieux *tout* ce que nous éprouvons, en surprendre *tous* les aspects, en chercher *toute* la signification.

Il faut être très attentifs, parce que, trop facilement, nous ne partons pas de notre véritable expérience, c'est-à-dire de l'expérience dans sa totalité et son authenticité. En effet, nous identifions souvent l'expérience à des impressions partielles, la réduisant ainsi à un moignon, comme il arrive fréquemment dans le domaine affectif, lorsqu'on tombe amoureux ou que l'on rêve l'avenir.

Et plus souvent encore, nous confondons l'expérience avec des préjugés ou des sché-

¹ Cf. Ac 1, 6.

² Mt 4, 4 ; Lc 4, 4.

* « Traces d'expérience chrétienne »,
pro manuscripto, p. 1-6.

» mas, peut-être inconsciemment assimilés par notre milieu. Par conséquent, au lieu de nous ouvrir à cette attitude d'attente, d'attention sincère, de dépendance, que l'expérience suggère et exige en profondeur, nous imposons à l'expérience des catégories et des explications qui la bloquent et la restreignent, en prétendant la résoudre. Le mythe du « progrès scientifique qui résoudra un jour tous nos besoins » est la formule moderne de cette présomption, une présomption sauvage et répugnante : elle ne considère pas nos besoins comme réels, ne sait même pas ce qu'ils sont ; elle se refuse à observer l'expérience d'un œil lucide, et à accepter l'humain dans tout ce qu'il exige. C'est pourquoi, la civilisation d'aujourd'hui nous fait osciller aveuglément entre cette présomption exaspérée et le désespoir le plus sombre.

LA SOLITUDE

Une suggestion très importante nous vient de la situation des Apôtres, racontée dans le premier chapitre (v. 9-11) des *Actes des Apôtres* : le Christ s'en est allé, et eux restent là, immobiles, bouche bée ; leur espérance s'en est allée. La solitude descend sur eux, comme l'obscurité et le froid sur la terre dès que le soleil s'est couché. Plus nous découvrons nos exigences, et plus nous nous apercevons que nous ne pouvons pas les résoudre par nous-mêmes, ni par l'aide des autres (des êtres humains comme nous). Un sentiment d'*impuissance* accompagne toute expérience sérieuse d'humanité.

C'est ce sentiment d'impuissance qui engendre la *solitude*. La vraie solitude ne vient pas du fait d'être physiquement seul, mais de la découverte qu'un problème fondamental pour nous ne peut trouver de réponse en nous, ni dans les autres.

On peut très bien dire que le sens de la solitude naît au cœur même de tout engagement sérieux vis-à-vis de notre humanité. Celui qui a cru un jour avoir trouvé en quelque chose ou en quelqu'un la solution d'un grand besoin personnel, pour le voir ensuite disparaître, s'en aller ou se révéler inefficace, comprendra aisément. Nous sommes seuls avec nos besoins, avec notre besoin d'être et de vivre intensément. Comme pour un homme seul dans le désert : la seule chose qu'il puisse faire est d'attendre que quelqu'un vienne. Et ce ne sera certainement pas l'homme qui apportera la solution, puisque ce sont justement les besoins de l'homme qu'il faut résoudre.

LA COMMUNAUTÉ

Les Apôtres revinrent du lieu où le Christ était monté au ciel, et restèrent ensemble.³

Celui qui découvre vraiment l'expérience de l'impuissance et de la solitude et la vit ne reste pas seul, au contraire : seul celui qui fait l'expérience de la profonde impuissance humaine, et donc de la solitude personnelle, se sent proche des autres, se serre facilement contre eux, comme des voyageurs égarés sans refuge dans la tempête ; et il perçoit son propre cri comme le cri de tous, son anxiété et son attente comme l'anxiété et l'attente de tous.

Seul celui qui fait vraiment l'expérience de l'impuissance et de la solitude peut rester avec les autres sans calcul ni dictature, et en même temps sans passivité, sans s'enrégimenter, sans s'assujettir à devenir esclave de la société.

Un homme peut se dire engagé sérieusement vis-à-vis de ses expériences humaines seulement lorsqu'il ressent cette communion avec les hommes, une communion sans limites et sans sélections, communion avec n'importe qui et avec tous, parce qu'il »

³ Cf. *Ac* 1, 12-14.

» s'engage vis-à-vis de ce qu'il y a de plus profond en nous, et donc de ce qu'il y a de commun en tous.

Un homme est véritablement engagé vis-à-vis de ses propres expériences humaines lorsque dire « moi » est vécu de manière si simple et si profonde qu'il se sent fraternellement solidaire du « moi » de toute autre personne.

Quoi qu'il en soit, la réponse de Dieu n'atteindra l'homme que s'il est ainsi engagé.

Il convient tout de suite de remarquer que cette solidarité avec toute l'humanité vit de fait en se réalisant dans un contexte déterminé. Dans les Actes des Apôtres aussi, la communauté des Apôtres surgit dans une situation bien précise (ou *contexte*).⁴ Ils n'ont pas choisi eux-mêmes les lieux et les personnes ; ils s'y sont trouvés presque par hasard, et toute leur vie va en dépendre.⁵

Ainsi notre humanité personnelle surgit, prend forme et s'alimente dans un *contexte de vie* bien précis : nous le trouvons autour de nous, nous ne le choisissons pas.

L'attention à comprendre tout le contexte, le partage de notre sens de la communauté avec toutes les personnes de notre contexte, mesurent l'ouverture de notre engagement humain, coïncident avec la sincérité de notre engagement vis-à-vis de toute l'humanité. Il ne nous appartient pas d'exclure qui que ce soit de l'expérience de notre vie humaine ; le choix revient à Dieu seul, qui l'accomplit par la situation dans laquelle il nous met. Autrement, ce serait de notre part de l'intimisme, l'abus d'un schéma préconçu.

L'AUTORITÉ

Pierre, qui représente le mieux la communauté, se lève pour parler. Et il est suivi.⁶

Dans le contexte dans lequel nous nous trouvons, il existe de fait des personnes qui ont une sensibilité plus grande pour une expérience d'humanité, qui développent *de fait* une compréhension plus grande du contexte et des personnes, qui provoquent *de fait* plus facilement un mouvement de communauté. Elles vivent notre expérience plus intensément, en s'engageant davantage ; chacun se sent mieux représenté en elles et, avec elles, on se sent beaucoup plus volontiers au coude à coude avec les autres, en communauté.

Reconnaître ce phénomène, c'est être loyal vis-à-vis de soi-même et de sa propre humanité ; c'est un devoir de sagesse.

Mais la rencontre avec quelqu'un qui sent et comprend davantage mon expérience, ma souffrance, mon besoin, mon attente, m'amène naturellement à *le suivre*, à me faire son *disciple*, à cause de cette humanité qui, se découvrant impuissante et seule, nous pousse à nous réunir.

En ce sens, de telles personnes constituent naturellement pour nous une *autorité*, même si elles ne sont pas bardées de droits ou de titres. Ceux qui comprennent et vivent plus loyalement l'expérience humaine deviennent naturellement une autorité.

L'autorité surgit ainsi comme une richesse d'expérience qui s'impose aux autres, engendre la nouveauté, l'étonnement, le respect. Il y a en elle une attraction inévitable. Il y a en elle une suggestion énergique. Ne pas valoriser la présence de cette *autorité de fait* dont l'Être parsème chaque milieu, c'est être mesquin et se cramponner à ses propres mesures. Ainsi les Juifs disaient-ils du Christ : « Voilà quelqu'un qui parle avec autorité », et ils abandonnaient les schémas des Pharisiens, pour Le suivre.

La rencontre avec cette autorité naturelle éduque notre sensibilité et notre conscience, »

⁴ Cf. Ac 1, 13.

⁵ Cf. Ac 1, 21-26.

⁶ Cf. Ac 1, 15-22.

» elle nous fait mieux découvrir ce dont nous sommes faits et ce à quoi nous aspirons du fond de notre indigence actuelle.

LA PRIÈRE

Le verset 14 du premier chapitre des Actes des Apôtres nous montre la communauté des Apôtres dans l'attente de ce que le Christ avait promis : « Tous, d'un même cœur, étaient assidus à la prière ».

L'homme qui découvre son impuissance ne vit la communauté et ne sent la vie en commun avec les autres que s'il *pressent quelque chose au-delà* de sa situation et capable de la résoudre. La communauté ne se réalise que là où on *attend ensemble* (l'homme et la femme qui s'aiment vraiment ont eux aussi ce pressentiment inextirpable, autrement ils ne sont pas sérieusement ensemble).

Prises vraiment au sérieux, nos expériences sont une source de souffrance, la découverte que l'on regorge de besoins, de problèmes irrésolus et douloureux, d'ignorance : prises vraiment au sérieux, elles exigent inexorablement quelque chose « d'autre », quelque chose « au-delà » : c'est-à-dire qu'elles ont une dimension religieuse authentique.

Prises au sérieux, nos expériences sont une *prophétie* authentique (attente, espérance...) de ce que nous n'avons pas encore.

Le *sens* de toutes nos expériences : voilà ce que nous n'avons pas encore. Et nous l'attendons, peut-être inconsciemment.

Si cette attente est vraiment consciente – consciente de l'inexorable incapacité humaine et de l'inexorable suggestion de la nature – elle devient nécessairement *prière* : prière faite à « l'Autre » mystérieux qui pourra m'aider et résoudre ; prière faite à ce Dieu qui... C'est Lui qui fait naître la demande, c'est Lui qui donnera la réponse.

La prière est, par conséquent, une simple demande, l'acte le plus simple et le plus sincère que l'on puisse accomplir, l'acte le plus fondamental de la conscience humaine, l'acte le plus concret qui soit.

Celui qui prie est le plus réaliste, c'est celui qui prend son expérience humaine le plus au sérieux.

Et c'est une *demande faite ensemble, en commun*. La découverte de l'impuissance à être heureux constitue la découverte de ce que nous avons de plus commun avec tous les autres : cette impuissance est en effet ce qu'il y a de plus humain en chacun.

Alors, l'attitude même d'attendre cet « Autre » qui nous aide est commune à tous, ensemble : elle est communautaire par nature, à tel point que personne ne peut vraiment le faire sans se sentir « un seul cœur »⁷ avec tous.

Nous rappelons qu'il est possible d'envoyer des questions et des témoignages sur le site <http://eventi.comunioneliberazione.org/gscontributi/>

⁷ Ac 4, 32.